

## La Mort du Défenseur de Paris

L'article qui suit a été écrit spécialement pour l'Abeyille et ses lecteurs par le colonel Monteil, l'explorateur et l'homme de science bien connu. "Le colonel Monteil a été camarade de promotion du général Gallieni, qui le tenait en très haute estime et qui s'assura sa collaboration dans l'œuvre coloniale au cours de laquelle il rendit de si grands services à sa patrie. Ayant vécu pendant de longues années aux côtés du grand défenseur de Paris et ayant participé très activement aux travaux de son illustre chef, le colonel Monteil est bien placé pour nous parler de celui qui contribua si puissamment à la première victoire de la Marne et auquel la France doit une dette imprescriptible. Les détails inédits qu'il nous donne sur la mort du défenseur de Paris intéresseront, nous en sommes certains, nos lecteurs, qui le remercieront d'avoir bien voulu leur dire la vérité sur les derniers moments d'un des grands organisateurs français de la victoire de la civilisation et de l'humanité.—Rédaction.

### La Vérité sur la Mort de Gallieni

PAR LE COLONEL MONTEIL  
(écrit spécialement pour l'Abeyille)

La mort du défenseur de Paris, du Ministre de la Guerre sur l'énergie et la valeur duquel la France, au cours de cette guerre unique dans les annales du monde civilisé, fondait les plus grandes espérances, fut un deuil national. Mais la légende s'empara de cette fin tragique de l'homme qui semblait emporter au tombeau les espoirs de tous. La vérité est que Gallieni est mort des suites d'une opération chirurgicale; la croyance générale, encore vivace dans l'esprit d'un grand nombre, est qu'il a succombé aux suites d'un attentat criminel, dont on nomme l'auteur; on varie d'ailleurs sur la personnalité. Je n'en indiquerai aucun; je me bornerai à donner un récit véridique, celui d'un témoin qui a vécu auprès de lui ses dernières heures, qui l'a veillé à son lit de mort, qui a réglé les obsèques triomphales, qui a tenu l'un des cordons du poète au cours de la traversée des cendres du grand soldat des Invalides à la Gare de Lyon.

### GALLIENI A LA BATAILLE DE LA MARNE

Depuis mon entrée dans l'infanterie de marine, je fus au Sénégal le collaborateur intime de Gallieni, à la direction des affaires politiques dans le gouvernement du général Brière de L'Isle. Nos occupations étaient les mêmes; nous partagions la même habitation. En 1878, Gallieni, retour de l'intérieur, me trouva couché dans son lit, atteint que j'étais de la fièvre jaune. Il me soigna comme un frère aîné. Plus tard, lorsque s'ouvrait l'épopée coloniale, soit dès 1879, nous acceptâmes successivement les premières missions d'exploration destinées à mettre au point les méthodes de pénétration au Niger; l'un restait au chef-lieu pendant que l'autre sauvait la brousse.

La vie coloniale nous fit prendre des voies différentes; alors que Gallieni se passionnait pour le développement de l'Indo-Chine je restai fidèle à l'Afrique, dont j'accomplis de 1890 à 1892 la traversée de l'Atlantique à la Méditerranée par le lac Tchad et le Sahara.

Les qualités maîtresses dont Gallieni avait fait preuve en Indo-Chine le désignèrent à l'attention du gouvernement pour le gouvernement de Madagascar. Pendant neuf ans il accomplit une œuvre immense, qui restera comme un des plus beaux monuments de notre histoire coloniale. Il forma des élèves, dont le plus célèbre est le maréchal Lyautey, qui au Maroc applique avec le prodigieux succès que l'on sait les méthodes fécondes de son ancien chef.

Au moment où allait éclater la guerre de 1914, Gallieni, maintenu sans limite d'âge, mais dépourvu de commandement actif, s'était retiré à St. Raphaël, où au

mois de juin il perdait sa fidèle compagne.

A la déclaration de guerre, il fut rappelé à Paris, nanti d'une commission de vice-généralissime. Nommé gouverneur militaire de Paris au moment de la retraite des armées françaises, il prit l'engagement solennel de défendre "jusqu'au bout" la capitale. Pour le grand nombre cet engagement comportait de défendre pied à pied le camp retranché et de s'ensevelir dans les ruines de la ville. Considéré sous cet aspect, le serment eut été un acte de mauvaise foi, indigne de l'homme de loyauté et d'honneur qu'était Gallieni, car Paris n'était pas défendable pour la double raison que le gouverneur ne disposait d'aucun armement sérieux ni de troupes suffisantes.

En faisant le serment, Gallieni avait l'intention de le tenir; il attendait seulement des circonstances l'occasion propice. Il possédait cette qualité qui est la marque du grand chef militaire de savoir adapter la solution prompte à une situation opportune.

Cette situation opportune, il sut la saisir au moment où l'armée française, pressée par les armées allemandes, avait déjà repassé la Marne en pleine retraite. A ce moment l'aile droite allemande fit une fausse manœuvre, présentant son flanc droit à l'armée du camp retranché de Paris, dont elle escomptait la défensive passive. Gallieni n'hésita pas; il passa incontinent à l'attaque, déclanchant par son initiative hardie la mémorable et libératrice bataille de la Marne.

Au cours des controverses qui se sont déroulées sur les rôles respectifs de Gallieni et de Joffre il y a part de vérité et d'injustice. Sans les analyser ici, je dirai que le jugement que portera l'histoire est qu'il y eut deux vainqueurs à la bataille de la Marne—Gallieni, qui en prit l'initiative par une inspiration géniale, et Joffre, qui d'abord rebelle, comprit qu'il devait appuyer, en la généralisant sur tout le front, l'attaque qui avait déjà fait fléchir la droite allemande. Sans l'initiative de Gallieni, mais aussi sans le concours de Joffre—et ce concours était indispensable pour le succès—la victoire de la Marne n'aurait pas été le salut de la France.

Gallieni avait rempli son serment; le succès de la bataille de la Marne le consacra comme le "Sauveur de Paris."

### LA MORT DE GALLIENI

Gallieni et moi nous nous étions de nouveau retrouvés à Paris au moment de la mobilisation. Quelques jours après sa nomination de gouverneur, je prenais les fonctions de chef d'état-major de la place de Paris sous ses ordres.

En septembre 1915, appelé au ministère de la guerre, Gallieni était déjà très fatigué; il n'était plus jeune et il avait dû fournir au gouvernement militaire un labeur considérable, malgré un état de santé assez précaire.

Au mois de février 1916, je fus le voir au Ministère. Au cours de notre conversation, je le vis à deux reprises se lever, puis se rasseoir; j'eus crainte de l'importuner et lui en fit la remarque en même temps que je me disposais à me lever pour le quitter.

Il m'obligea à me rasseoir en me disant tristement, "Excuse-moi, mais je souffre horriblement; je ne puis demeurer ni assis ni debout. Cet état physique insupportable influence mon moral au point de m'enlever toute possibilité de travail. Aussi vais-je me faire opérer."

"Mais, lui dis-je, ta maladie n'est pas de celles avec qui on ne puisse vivre; une opération à ton âge est bien chanceuse; à ta place j'y renoncerais, quitte à empoisonner ma vie avec des soins constants."

"C'est à quoi je ne puis me résigner; à cette heure je me dois au pays et je ne puis le servir dans la pénurie de mes moyens. Les médecins m'ont affirmé que l'opération me rendrait la santé; il est de mon devoir de tout tenter pour la recouvrer."

Devant cette conception élevée du devoir dont l'expression ne pouvait me surprendre dans la bouche de mon ami, je n'insistais pas.

A quelques temps de là, à la suite d'une discussion orageuse au Conseil des Ministres, Gallieni donna sa démission et incontinent se rendit dans une maison de santé à Versailles. Il y fut opéré quelques jours après par le docteur Marion. C'était une opération préliminaire qui devait être suivie d'une deuxième à un mois d'intervalle. Il m'écrivit sur une carte un mot pour me dire ce premier succès, manifestant l'espoir que la deuxième opération serait avancée.

La deuxième opération eut lieu avec succès, et le docteur Marion avait quitté la maison de santé depuis quelques minutes quand la supérieure des religieuses, infirmière experte, s'aperçut au blémissement des lèvres du général que quelque accident avait dû arriver. On courut à la suite du docteur, qui revint pour constater une hémorragie. Pour l'arrêter il fallut faire une opération nouvelle, mais sans endormir le patient. Le choc dramatique qui en résulta amena une dépression telle que le docteur Marion dut faire la transmission du sang, pour laquelle il souffrit lui-même, et la lutte contre la mort était impossible, étant donné l'état du malade. Dans la nuit, doucement, mais en pleine lucidité, Gallieni passait de cette vie dans l'immortalité.

Prévenu dès le lendemain matin, je fus à Versailles, ou en compagnie de ses fidèles officiers, ses anciens collaborateurs de Madagascar, le colonel Baccaballe, les commandants Poireau, Charbonnet, nous fîmes la veillée du corps jusqu'à l'heure de la mise en bière, en présence du général Roques, son successeur au Ministère de la Guerre, son ancien chef des travaux des chemins de fer à Madagascar, de sa fille, Mme Gruss, et de sa sœur, venue de St. Bât.

Revenu à Paris, je fus chargé de régler les funérailles de mon vieil ami. Ce que furent les funérailles, auxquelles participèrent les troupes métropolitaine et coloniales venues du front et aussi toute la garnison de Paris, il faudrait une autre plume que la mienne pour les dépeindre. Des Invalides à la gare de Lyon, la population entière de Paris en rang pressés garnissait le parcours, témoignant une émotion dont les manifestations respectueuses des hommes, les pleurs des femmes, attestaient la sincérité.

Après le défilé sur la place de l'hôtel de ville, le président de la république, le gouvernement, tous les corps constitués qui avaient suivis le cercueil traîné par six chevaux sur un affût de canon, tinrent à accentuer encore l'hommage au grand soldat, au "Sauveur de Paris," en poursuivant ce trajet jusqu'à la gare de Lyon, où le cercueil fut placé dans un fourgon pour son transport et l'inhumation définitive à St. Raphaël.

J'ai voulu retracer, en traits rapides, deux événements historiques en restituant leurs caractères véridiques: la part de Gallieni dans la victoire de la Marne, la mort du "Sauveur de Paris." J'espère que ces récits ranimeront chez nos amis d'Amérique, soldats eux aussi de la grande guerre pour la plus noble des causes, les souvenirs vivaces qui leur restent au cœur pour les heures de tragiques grandeurs qu'ils ont vécues sur les champs de bataille de notre chère France victorieuse, grâce en partie à leur concours.

COLONEL MONTEIL.

### LES SANS-TRAVAIL

Londres.—La situation du chômage et de la dépression industrielle en Angleterre est pire qu'elle n'a jamais été depuis la fin des guerres napoléoniennes, a déclaré le premier ministre Lloyd-George à la Chambre des Communes, en esquissant la politique du gouvernement sur ces deux sujets. Il y a actuellement 1,750,000 personnes sans ouvrage, dont 17 pour cent dans la métallurgie.

"Puisque vous trouvez ce journal intéressant et vraiment utile, abonnez-vous!"

### NECROLOGIE

TITUS—M. René Joseph Titus, membre de la 74ème Compagnie, Sixième Régiment, U. S. M. C., est mort en brave à Verdun, France, le 15 avril 1918, à l'âge de 23 ans.

QUAVRAUX—M. Eugène Quavraux, époux d'Emma Volson, est mort jeudi, le 20 octobre 1921, à l'âge de 78 ans. Il était natif de France et habitait la Nouvelle-Orléans depuis 65 ans.

HAYDEL—M. Edmond Haydel, époux de Margaret Kilner, est mort jeudi, 20 octobre 1921, à l'âge de 58 ans et 11 mois. Il était natif de la paroisse St. Jean Baptiste.

MAGNON—Mme Noel Magnon, née Celestine Moisson, est morte vendredi, 21 octobre 1921, à l'âge de 84 ans.

### CONDOLÉANCES

Les nombreux amis de M. Michel Lelong à la Nouvelle-Orléans ont été très peints d'apprendre le décès de son épouse, née Jane du Cap de St. Paul, survenu en France le 15 courant.

L'Abeyille, à laquelle M. Lelong s'est toujours si vivement intéressé, s'empresse de lui adresser l'expression de sa très respectueuse sympathie.

M. Lelong a toujours prêté son concours bienveillant aux œuvres et aux manifestations dont le caractère tente à rapprocher les deux républiques sœurs. Nous lui en savons gré, et nous partageons en ce moment le deuil cruel dont il est frappé.

### LA DELEGATION FRANÇAISE A WASHINGTON ET LA PROHIBITION

Paris.—Les membres de la délégation française à la conférence de la limitation des armements attendent que l'ambassade de France à Washington leur fasse savoir si l'Hôtel où ils habiteront dans la capitale des Etats-Unis sera considéré zone extraterritoriale comme le sont les ambassades.

Toute la délégation, depuis M. A. Briand jusqu'aux dactylographes, attend cette décision avec une certaine anxiété car aucun d'eux ne voudrait se mettre au régime de l'eau pendant plusieurs semaines; digestion accoutumée au vin ne s'arrangerait pas de ce changement brusque.

Si l'hôtel devient zone extraterritoriale, alors les lois américaines ne pourront y être appliquées et les délégués n'auront pas à se passer de vin.

Le Quai d'Orsay n'a pas encore été prévenu quel hôtel de Washington serait mis à la disposition des soixante membres de la mission française. On est d'avis que la conférence se prolongera jusqu'en Février.

### LES COMMUNISTES ATTAQUENT L'AMBASSADE DES ETATS-UNIS

Une bombe a fait explosion à l'ambassade américaine à Paris, blessant grièvement le valet de pied qui ouvrit le paquet dans lequel la bombe avait été expédiée. La salle où l'explosion a eu lieu est en ruines. L'ambassadeur Herrick n'a échappé que par hasard, il rentrait à l'ambassade deux minutes après.

Depuis quelques jours, M. Herriek avait reçu des centaines de lettres de menaces déclarant qu'on allait arracher le drapeau américain flottant sur l'ambassade. Ces lettres protestent contre la condamnation aux Etats-Unis de deux Italiens, Nicolo Sacco et Bartolomeo Vanzetti, meurtriers du caissier d'une fabrique de chaussures de Braintree, Mass. Il y a eu de nombreuses manifestations radicales italiennes à ce sujet.

La police parisienne se livre à une enquête dans la colonie italienne de la capitale afin de découvrir les auteurs de ce lâche attentat.